L'OISEAU BLEU
Revue du conte et de la littérature de jeunesse

Conjurer malveillance et maltraitance dans l'album contemporain pour la jeunesse : l'exemple du « Petit Poucet »[1]

Christiane CONNAN-PINTADO
UR PLURIELLES, Université Bordeaux-Montaigne

Résumé

Plutôt que de choisir cette approche réaliste et frontale de la malveillance/maltraitance, nous avons préféré nous tourner vers les contes, qui abordent les thématiques les plus graves sur le mode symbolique, en l'espèce « Le Petit Poucet », seul conte de Perrault (avec « Le Petit Chaperon rouge ») à mettre en scène un personnage d'enfant. Si l'on retient le plus souvent de ce texte la revanche du cadet qui l'emporte par ruse, malgré ou grâce à sa petite taille, nous nous attacherons prioritairement ici à la manière dont il permet d'exemplifier et de problématiser la question de la malveillance/maltraitance.

Mots clés : Petit Poucet, maltraitance/malveillance, conte, réécriture, album.

Abstract : Conquering malice and abuse in contemporary children's books : the example of "Little Thumb".

Rather than choosing this realistic and frontal approach to malevolence/mistreatment, we preferred to turn to tales, which approach the most serious themes in a symbolic mode, in this case "Le Petit Poucet", the only tale by Perrault (with "Little Red Riding Hood") to stage a child character. If we most often retain from this text the revenge of the youngest who wins by trickery, despite or thanks to his small size, we will focus here primarily on the way in which it makes it possible to exemplify and problematize the question of malice/abuse.

[1] Cet article a été publié initialement dans l'ouvrage *Malveillance/maltraitance de l'enfant dans les récits pour jeune* public, Kvetusé Kunesova, Bochra et Thierry Charnay (dir.) Hradec Kralové, Gaudeamus, 2017, p. 23-31.

Keyword : Petit Poucet, abuse, storytelling, rewriting, album.

Malveillance et maltraitance relèveraient-elles du sujet tabou[2] dans une littérature de jeunesse qui s'empare aujourd'hui de tous les sujets, jusqu'aux plus dérangeants ? En effet, la banque de données du site Ricochet Jeunesse[3] ne retient pas ces deux mots dans ses entrées thématiques. On trouve cependant, dans l'entrée « Violence », nombre de livres qui abordent ces questions : il s'agit essentiellement de documentaires pour jeunes enfants et de romans pour adolescents qui évoquent les abus et les sévices subis par l'enfant ou le jeune aux prises avec des adultes brutaux, alcooliques et/ou incestueux, au cœur de familles affectées par la précarité. Dans un objectif de prévention et d'accompagnement, ces ouvrages témoignent de l'influence des textes de lois qui ont encadré la protection de l'enfance au XX^{e} siècle[4].

Plutôt que de choisir cette approche réaliste et frontale de la malveillance/maltraitance, nous avons préféré nous tourner vers les contes, qui abordent les thématiques les plus graves sur le mode symbolique, en l'espèce « Le Petit Poucet », seul conte de Perrault (avec « Le Petit Chaperon rouge ») à mettre en scène un personnage d'enfant. Si l'on retient le plus souvent de ce texte la revanche du cadet qui l'emporte par ruse, malgré ou grâce à sa petite taille, nous nous attacherons prioritairement ici à la manière dont il permet d'exemplifier et de problématiser la question de la malveillance/maltraitance. Pour Pierre Lafforgue, pédopsychiatre qui a mis en pratique les préconisations de Bruno Bettelheim dans le suivi thérapeutique d'enfants psychotiques, « Le Petit Poucet » fait partie de ces contes qui illustrent « les angoisses de la fratrie dans le conte […], angoisses d'abandon, de prédation, de dévoration, de destruction, de castration, de solitude et d'enfermement »[5]

[2] Voir le n° 1 des *Cahiers du CRILJ*, « Peut-on tout dire (et tout montrer) dans les livres pour enfants ? », novembre 2009.
[3] http://www.ricochet-jeunes.org/ consulté le 18/02/2017.
[4] Une première Déclaration des droits de l'enfant, dite de Genève, est rédigée en 1923. En 1959, l'Assemblée Générale des Nations Unies adopte la Déclaration des Droits de l'Enfant. Enfin, la Convention internationale des droits de l'enfant (CIDE) est un traité international rédigé sous l'égide de l'ONU. Elle a été adoptée par les Nations Unies le 20 novembre 1989. Ce traité a pour objet de reconnaître, de respecter et de protéger les droits des enfants au travers de droits civils, économiques, politiques, sociaux et culturels. Cette Convention concerne tous les enfants du monde jusqu'à leur 18 ans, sans aucune discrimination. Parmi les droits politiques est garanti le droit à la protection contre les mauvais traitements (mauvais traitements et torture). Voir le site http://www.citoyendedemain.net/pdf/agenda-droitsenfant.pdf consulté le 18 février 2017.
[5] Pierre LAFFORGUE, *Petit Poucet deviendra grand. Soigner avec le conte*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2002 [Mollat, Bordeaux, 1995], p. 160.

On fera retour, dans un premier temps, sur le texte source qu'il convient de replacer dans son contexte historique. Puis on s'intéressera aux réécritures qui s'en inspirent, pour observer comment les auteurs tentent le plus souvent de jeter un voile sur le sujet de la malveillance/maltraitance. Enfin, on analysera trois albums, publiés en ce début de XXI^{e} siècle, qui jouent de l'interaction du texte et des images pour adapter le conte séculaire aux problématiques de la société contemporaine.

Retour au conte-source : malveillance/maltraitance en contexte

Relisons d'abord le conte de Perrault, publié en 1697, pour y interroger en contexte les notions de malveillance/maltraitance qu'il pourrait illustrer de façon exemplaire. « Le Petit Poucet » s'ouvre sur la présentation d'une famille de bûcherons, pauvre et chargée d'enfants. Dernière touche au tableau, le personnage éponyme, minuscule et fragile, muet au point de passer pour stupide, et dont le portrait apitoie jusqu'au narrateur : « Ce pauvre enfant était le souffre-douleurs (sic) de la maison et on lui donnait toujours le tort »[6]. Le qualificatif de « souffre-douleur » – que Perrault orthographie au pluriel – place Poucet au cœur de sa famille en position de victime, voire de bouc émissaire.

En effet, ses parents se plaignent de ne pouvoir nourrir des enfants trop jeunes pour travailler, *a fortiori* un enfant si petit. Comme l'a mis en évidence Jack Zipes (1986), les contes sont étroitement liés à leur contexte de production, ils reflètent la société de leur temps et les historiens ont montré que les famines furent endémiques dans la France du XVII^{e} siècle[7]. La situation décrite par Perrault correspond à une réalité historique et sociologique, confortée par l'allusion au Seigneur qui tarde à verser leur dû aux paysans : « Le Seigneur du Village leur envoya dix écus qu'il leur devait il y avait longtemps, et dont ils n'espéraient plus rien. Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouraient de faim »[8].

« Le Petit Poucet » se rattache au conte type 327 A « Les enfants abandonnés dans la forêt », dont Perrault traite le motif de façon singulière. En effet, dans « Nennillo e Nennilla » la version de Basile dans le *Pentamerone* (1634-1636), l'abandon des enfants obéissait à un autre ressort : la deuxième épouse du père, une marâtre haïssant les deux enfants, en était

[6] CHARLES PERRAULT, *Contes*, Introduction et notes par Catherine Magnien, Paris, Le Livre de poche classique, 1990.
[7] Charles PERRAULT, « Le Petit Poucet », dans *Contes*, « En 1693, l'hiver fut marqué par une famine générale », note 3, p. 266.
[8] *Ibid*., p. 269.

l'instigatrice, configuration reprise plus tard par les frères Grimm dans « Hansel et Gretel ». Perrault a, d'une certaine façon, adouci le motif en lui donnant une cause historique attestée qui atténue la responsabilité des parents.

De plus, l'abandon d'enfants, inacceptable, incompréhensible, insupportable aux yeux du lecteur contemporain, était monnaie courante sous l'Ancien Régime. Les deux premiers chapitres de l'*Histoire de l'enfance en Occident,* qui lui sont précisément consacrés, ainsi qu'à l'errance enfantine (Becchi et Julia, 1998), ne manquent pas de faire référence à notre conte :

> Le premier facteur d'abandon avancé dans les billets et repris de manière prolixe par les contemporains, est la misère, une misère effroyable qui conduirait au désespoir. Chacun de nous pense évidemment au *Petit Poucet* de Charles Perrault[9].

On pense également, bien sûr, à Jean-Jacques Rousseau déposant ses cinq enfants à l'Assistance publique et faisant après coup, dans *Les Confessions*, un constat dénué de scrupules : « Tout pesé, je choisis pour mes enfants le mieux ou ce que je crus l'être »[10]. Pour Marc Soriano, le bûcheron et sa femme sont confrontés à

> […] un dilemme qui prend une forme toujours plus pressante et dramatique. Vaut-il mieux pour des parents voir leurs enfants mourir de faim sous leurs yeux ou les abandonner dans une forêt pour que des loups les dévorent ?
> Les parents déchirés finissent par préférer les loups et perdent leur progéniture[11].

Louis Marin présente la situation comme une sorte d'équation :

> […] équation toute négative des modalités de la nourriture et de la mort des enfants, mais où étrangement l'impuissance rime avec l'aveuglement, l'aliment avec la perte de la vie :
> Les parents => ne pas pouvoir nourrir => les enfants
> Les parents => ne pas voir mourir => les enfants[12].

Ainsi, les enfants sont tiraillés entre deux pôles : manger ou être mangé, tant chez leurs géniteurs que chez le couple d'ogres. Soriano stigmatise « l'indignité des parents », de règle

[9] BECCHI Eccle et JULIA Dominique (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident, 2. Du XVIIIe siècle à nos jours,* Paris, Éditions du Seuil, « Histoire », 1998, p. 137.
[10] Jean-Jacques ROUSSEAU, *Les Confessions*, Paris, Éditions Garnier, 1964, p. 424.
[11] Marc SORIANO, *Les Contes de Perrault. Culture savante et traditions populaires*, Paris, Gallimard, 1968, p. 186.
[12] Louis MARIN, *Parole mangée et autres essais théologico-politiques*, Paris, Klincksieck, « Méridiens », 1986, p. 183.

dans les *Contes* de Perrault, et il précise qu'elle est portée à son comble dans « Le Petit Poucet » :

> […] des parents qui se querellent, dépensent leur argent au fur et à mesure qu'ils en ont, sans souci du lendemain ; qui s'emploient à deux reprises à perdre leurs enfants pour s'éviter la douleur de les voir mourir de faim ; un père (ogre, il est vrai) qui coupe par erreur la tête de ses sept filles, une mère assez sotte pour abriter des enfants qui vont entraîner les siens à leur perte. On cherche en vain un père équilibré, une mère aimante. Partout le régime des préférences, la négligence, l'incurie, l'inceste, le crime[13].

La femme du bûcheron affiche, en effet, une préférence marquée pour l'aîné de ses fils, qui bénéficie en retour, fait rare dans les contes, d'un prénom et d'un détail descriptif : il s'appelle Pierrot et il est roux comme elle. On notera cependant que Perrault distingue les deux figures parentales face à la décision de l'abandon : c'est le père qui la prend alors que la mère tente de s'y opposer, se conformant ainsi à un modèle maternel qui ne saurait nuire à sa progéniture. Malgré tout, la moralité conforte jusqu'au bout la malveillance exercée à l'encontre du Poucet « si l'un d'eux est faible ou ne dit mot/On le méprise, on le raille, on le pille… »[14]

Donc, même si l'on peut lui accorder certaines circonstances atténuantes, le couple parental du conte manifeste différentes formes de malveillance et de maltraitance à l'égard de ses enfants.

Qu'en est-il dans les réécritures ?

Ce conte a fait l'objet d'innombrables rééditions, reformulations et réécritures, à commencer par les planches de l'imagerie populaire aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècles[15] (Renonciat, 1990), qui ont contribué à faire de lui un des plus populaires et des mieux diffusés des contes de Perrault[16] (Thirard : 2008). Si l'on considère la manière dont les réécritures contemporaines s'y prennent pour actualiser la violence exercée à l'encontre des enfants, deux types d'attitudes

[13] Marc SORIANO, *Les Contes de Perrault. Culture savante et traditions populaires, op. cit.*, p. 425-426.
[14] Charles PERRAULT, *Contes*, Introduction et notes par Catherine Magnien, *op. cit.* p., 278.
[15] Annie RENONCIAT, « Petit Poucet dans la jonchée des feuilles, destins d'un conte dans l'imagerie populaire », *Bulletin de la Société Archéologique, Historique et Artistique,* Le Vieux Papier, avril et juillet 1990.
[16] Marie-Agnès THIRARD, « Du Petit Poucet à L'Enfant Océan », dans D'un conte à l'autre, d'une génération à l'autre, Catherine D'Humières (sous la dir. de), Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, « Littératures », p. 73-87.

peuvent être identifiées : la tendance dominante est à la minoration, mais on trouve parfois des tentatives d'explication et de dénonciation.

Par minoration, on entend le choix de ne pas prendre les données du conte au sérieux, de gommer la noirceur du texte source et de désamorcer tout pathos par l'adoption d'un registre burlesque ou parodique, dont voici quelques exemples. *L'autre fois*, de Henri Meunier (Rouergue, 2005), est une joyeuse réécriture métanarrative qui traite sur un mode ludique l'épisode de l'abandon si souvent conté au fil des siècles :

> Il était une fois, encore une fois, une fois de plus […] le père Poucet et la mère Poucet abandonnent leurs enfants pour la millième fois. Sereins. Ah, chez les Poucet on est comme ça, monsieur, […] on égare les enfants pour un soir et voilà tout. […] ils vont au cinéma, à la pizzeria et puis ils rentrent chez eux. Paisibles[17].

Dans *Le Petit Poussé* d'Etienne Beck (Naïve, 2007), le personnage éponyme est certes présenté comme le souffre-douleur de ses frères, qui ne cessent de le pousser pour le faire tomber. Mais les conséquences narratives de la situation initiale sont traitées avec légèreté, à l'image de l'orthographe rectifiée du nom du héros, le Petit Poussé, celui que l'on pousse et dont l'histoire est jalonnée de ses chutes mécaniques, dans un registre constamment comique.

Quant à l'adaptation créatrice et ludique de Jean-Pierre Kerloc'h (*Le Petit Poucet*, ill. Isabelle Chatellard, Didier jeunesse, 2001), elle atténue les aspérités du récit, multiplie les circonstances atténuantes pour ne pas accabler le couple parental et surtout jongle avec les mots pour réjouir le lecteur et désamorcer tout *pathos*. Sont développés à plaisir les épisodes qui permettent de déployer une verve joyeuse à coup d'expressions pittoresques et sonores, par exemple pour montrer la colère de l'ogre devant « ses sept filles transformées en tranches de mortadelle » : « Qu'ai-je fait là ? Et mon gibier qui s'est échappé ! Canailles ! racaille ! truandaille ! Sacré nom d'une gidouille verte, ils vont me le payer ! »[18].

D'autres réécritures éludent l'essentiel de la diégèse et se concentrent sur un motif saillant du conte, exploité sur un mode comique ou poétique : les bottes de sept lieues dans *Le vrai mode d'emploi des bottes de sept lieues* de Jean-Olivier Héron (Albin Michel, 1992), les petits cailloux dans *Perdu !* d'Alice Brière-Haquet (MeMo, 2011) ou la forêt profonde dans *Disparue* d'Antonin Quetal et Béatrice Utrilla (Éditions Où sont les enfants ? 2005).

[17] Henri MEUNIER, *L'autre fois*, Éditions du Rouergue, 2005, p. 6.
[18] Jean-Pierre KERLOC'H, *Le Petit Poucet*, ill. Isabelle Chatellard, Didier jeunesse, 2001.

Ces options montrent qu'on peut finalement s'emparer du « Petit Poucet » en laissant de côté la question de la malveillance/maltraitance.

D'autres auteurs, moins nombreux, abordent franchement le problème, comme François Ruy-Vidal (*Le Petit Poucet*, ill. Claude Lapointe, Grasset Jeunesse, 1974) qui dit lui-même avoir voulu écrire un « conte de faits » et non « de fées ». Dans une adaptation plutôt bavarde, fort loin de la concision du conte source, il contextualise avec force détails la situation des personnages : « Le froid, la famine, la fatalité et la furieuse hargne d'un seigneur qu'il ne manquait pas de reporter sur ses gens : cela faisait un lot bien trop sombre de malheurs pour des infortunés »[19]. Que le père de famille en vienne à « manier son bâton sur [le] dos des enfants » fait partie des usages et de la panoplie des parents recrus de misère, qui ne manquent pas d'arguments pour justifier la décision de les abandonner. On retiendra surtout de cet album l'illustration de Claude Lapointe qui use volontiers d'images séquentielles pour souligner la dégradation des conditions de vie des personnages et qui met en parallèle les deux familles déficientes du conte. Il reprend ainsi la lecture de Marc Soriano qui analyse l'œuvre de Perrault sous l'éclairage d'une « équation personnelle » (1968) liée à la gémellité. La couverture de l'album souligne fortement ce parallèle en confrontant parents et fratries, aussi peu flattés les uns que les autres. Si le conte se termine comme il convient, avec le retour triomphant de Poucet qui fait la fortune des siens, une coda iconique et textuelle montre l'entrée en scène d'une nouvelle famille qui s'installe dans l'ancienne masure des bûcherons. Dans cette famille, deux enfants seulement, une fille et un garçon, qui ne manquent pas de rappeler Hansel et Gretel : ce dénouement circulaire semble dire qu'il y aura toujours des misérables, des enfants maltraités, et des contes pour transmettre leur histoire.

En prenant la liberté de nous écarter un instant du corpus d'albums que nous avons retenu, nous tenons à évoquer un titre incontournable, qui relève d'un autre genre, le roman de Jean-Claude Mourlevat, *L'enfant Océan* (Pocket, 1999), dans lequel Marie-Agnès Thirard voit « la métamorphose du conte en fait divers »[20]. Ancré dans le quart-monde contemporain, il renoue avec le réalisme des romans du XIX^{e} siècle car ni la misère ni les figures parentales ne sont édulcorées : sans le filtre du conte, la peinture d'une famille suivie par les services sociaux, où le petit héros choisit la fugue pour échapper à la violence familiale[21], la rudesse du langage

[19] *Ibid.*
[20] Marie-Agnès THIRARD, « Du Petit Poucet à L'Enfant Océan », *op. cit.,* p. 86-87.
[21] Tel était déjà le choix du Poucet de Michel Tournier dans « La Fugue du Petit Poucet », dans *Le coq de bruyère. Contes et récits,* Paris, Gallimard, 1978, p. 45-61.

et des gestes, la misère sociale, dérangent le lecteur au point que nous avons souvent vu des enseignants renoncer à étudier dans leurs classes ce livre pourtant préconisé par les listes de référence du ministère de l'éducation nationale. Certes, une lecture plus attentive révèle la présence du merveilleux sous le vernis du roman réaliste, en tout cas il importe de saluer l'entreprise de Mourlevat qui a su mettre à nu de façon bouleversante la situation d'un Poucet contemporain, ce que les albums peuvent plus difficilement faire qu'un roman destiné à des enfants « à partir de 10 ans ».

Malveillance et maltraitance restent donc difficiles à montrer en littérature de jeunesse, domaine dans lequel auteurs et éditeurs tendent à censurer ce qui pourrait déranger le jeune lecteur. Catherine Tauveron fait le même constat à propos des *Contes* des Grimm les plus cruels car ils lui semblent « irrécupérables » aujourd'hui « où la souffrance enfantine imposée par les parents, la tyrannie domestique, la violence inique ne sont plus montrables sans précaution »[22].

Pour une approche esthétique et sensible dans trois albums contemporains

Publiés au tournant des années 2010, trois titres témoignent à la fois de la permanence du conte comme source d'inspiration pour la littérature de jeunesse et de la vitalité créatrice du domaine de l'album. Tout en étant le fruit d'un tandem auteur-illustrateur, ils relèvent de la catégorie de l'album iconotextuel dans laquelle ses différentes composantes, texte, image et support, interagissent constamment (Nières-Chevrel, 2012).

En voici une brève présentation.

Journal secret du Petit Poucet (Philippe Lechermeier, ill. Rébecca Dautremer, Gautier-Languereau, 2009), adopte le format à l'italienne, en accord avec le genre du carnet d'illustrateur[23] et il faut signaler le volume exceptionnel de cet album, 204 pages d'un texte abondant dont toutes les pages sont illustrées ; le récit suit fidèlement la trame du conte source à travers les tribulations du jeune diariste aux prises avec sa terrible belle-mère et avec l'ogre Barrabas Barbak, à l'époque de « La Grande Privation ».

[22] Catherine TAUVERON, « L'habitabilité des contes des Grimm en question », dans *Les Patrimoines littéraires à l'école. Tensions et débats actuels,* Marie-France Bishop et Anissa Belhadjin (dir.), Paris, Honoré Champion, 2015, p. 220.
[23] Jean PERROT, *Carnets d'illustrateurs*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 2000.

Ti Poucet (Stéphane Servant, ill. Ilya Green, Rue du Monde, 2009) est de format carré, format dont Michel Defourny a pu écrire qu'il « semble associé, d'une façon ou d'une autre, à une démarche novatrice »[24]. Le héros est un « sans famille » qui vit dans la rue, aussi les habitants le livrent-ils à l'ogre qui surgit un jour en quête de chair fraîche. Commence une poursuite en trois étapes, qui correspondent à trois rencontres positives. Au dénouement, Ti Poucet est devenu un adulte qui a surmonté le cauchemar de l'enfance et fondé à son tour une famille.

Mille petits poucets (Yann Autret, ill. Sylvie Serprix, Grasset Jeunesse, 2011) est un grand album de format à la française très allongé pour une mise en valeur des images en double page et en pleine page. Il met en scène un père de famille chargé d'enfants dont sa femme veut se débarrasser. Mais pas moyen de les perdre en forêt car ils connaissent le conte et se méfient. De plus, à chaque tentative, ils reviennent encore plus nombreux car d'autres enfants perdus se joignent à eux.

Faute de place ici pour une analyse plus détaillée, on s'intéressera avant tout aux personnages qui exercent et subissent la maltraitance pour mettre en évidence les objectifs des auteurs et les moyens employés pour les atteindre.

La marâtre apparaît comme l'incarnation privilégiée de la malveillance/maltraitance alors que ce personnage n'existe pas dans le conte de Perrault. On observe une sorte d'influence rétrospective des Grimm sur Perrault dans les réécritures contemporaines, phénomène que nous avions eu l'occasion d'analyser dans *Fortune des Contes des Grimm en France. Rééditions, reformulations et réécritures dans la littérature de jeunesse* (Connan-Pintado, 2013[25]). Cette forme de contamination relève manifestement d'une volonté d'atténuer la violence des contes en épargnant de façon politiquement correcte le personnage maternel. Les Grimm avaient déjà effectué cette substitution pour « Hansel et Gretel » et pour « Blanche-Neige » en remplaçant le personnage maternel du manuscrit initial par une marâtre, au fil des rééditions, en vue de mieux s'adapter à un lectorat enfantin. Dans *Journal secret du petit poucet,* le portrait de la marâtre souligne la laideur physique et morale du personnage que Poucet appelle par antiphrase « belle-maman ».

[24] Michel DEFOURNY, « Histoire de formats : du rectangle au carré », dans *L'enfance à travers le patrimoine écrit*, Annecy, co-éd. ARALD, FFCB, Bibliothèque d'Annecy, 2001, p. 77.
[25] Le chapitre V de l'ouvrage s'intitule « L'écheveau des réécritures Quel(s) conte(s) source(s) : Perrault et/ou les Grimm ? », p. 300-362. Le cas du « Petit Poucet » est présenté p. 358-360.

Dans *Mille petits poucets*, il n'est pas question de « marâtre » mais l'épouse de l'« homme doux » est qualifiée successivement de « méchante femme », « mère indigne » et « méchante mère ». Sa violence est mise en évidence par les effets d'échelle et la dimension fantastique des images qui soulignent son pouvoir sur les enfants et sur son mari. Ses propos ne sont pas moins terrifiants lorsqu'elle envisage de se débarrasser des enfants :

> S'en défaire, oui, mais comment ? Les donner, comme des petits chiens ?
> - C'est interdit, lui opposa son doux homme.
>
> Et il laissa échapper un discret soupir de soulagement.
> - Les noyer, comme des petits chats ?
> - C'est interdit.
> - Les vendre ?
> - C'est interdit.
> - Les mettre à la poubelle ?
>
> Tout était interdit.[26]

Un soir où le père lit « Le Petit Poucet » aux enfants, écoutant à la porte, elle pense avoir trouvé la solution : il faut les perdre en forêt. Mais le rôle moteur du conte se révèle double ici puisque les enfants, avertis, ne se laisseront pas perdre. Un peu plus tard, ironie du sort, c'est la méchante femme elle-même qu'ils perdront en forêt, où ils rencontreront une charmante promeneuse qui adore les enfants. Au dénouement, la famille s'est à la fois apaisée et agrandie de tous les enfants recueillis, les « mille petits poucets » du titre. La moralité en forme de poème, comme chez Perrault, rappelle qu'« On peut sans fortune/ Aimer ses enfants » et que « Les familles se recomposent/Les marmots éclosent/Toujours la vie renaît/A l'ombre des forêts ». Dans ce « Petit Poucet » au pluriel, le héros n'est plus le jeune enfant mais le père de famille et le verbe « recomposer » résonne fortement pour le jeune lecteur contemporain. Finalement cet album inverse la donnée des contes dans lesquels les remariages nuisent aux orphelins (Hétier, 2008). Il se termine par la création d'un nouveau couple après élimination du personnage malfaisant.

Dans le *Journal secret du Petit Poucet*, tous les personnages adultes sont menaçants et l'image contribue à souligner leur taille et leur violence au fil des aventures relatées : Rebecca Dautremer a particulièrement mis en valeur l'ogre et sa femme, démesurément grandis par les effets de cadrage, l'une en contre-plongée, l'autre déployé dans toute sa longueur dans la double

[26] Yann Autret, Sylvie Serprix (ill.), *Mille petits poucets*, Grasset Jeunesse, 2011.

page du livre retourné. Dans un univers devenu jungle, l'instituteur, représenté gueule ouverte, cherche, lui aussi, à dévorer les enfants, qui se voient, dans leurs rêves, cernés par des animaux sauvages.

Dans *Ti Poucet*, conte sans marâtre, le petit héros est la victime expiatoire de la vindicte populaire car tous s'accordent pour le livrer à l'ogre affamé. C'est ici la société entière qui se montre coupable de malveillance/maltraitance vis-à-vis de l'enfant marginalisé par la misère. On reconnaît la ligne éditoriale de Rue du Monde, maison d'édition engagée inaugurée en 1998 avec *Le grand livre des droits de l'enfant* (Alain Serres, ill. Pef). Alors que nos deux autres albums jouent volontiers du registre humoristique, pour tenir l'émotion à distance, cet album poignant s'offre plutôt à une lecture symbolique.

Les premières pages résument la situation de celui qu'on nomme Ti Poucet parce qu'il jongle avec trois cailloux, seul sur les trottoirs de la ville, en butte à un ostracisme généralisé :

> Ti Poucet, on disait, avait préféré manger
> les miettes de pain
> et mettre les cailloux dans sa poche.
> Plutôt que de les semer sur le chemin.
> Plutôt que de suivre ses frangins.
> Plutôt que de rentrer chez lui.
> Plutôt que de retrouver ses parents
> un peu trop méchants.

Poursuivi par l'ogre, il jette un à un les cailloux qui ralentissent sa course, et chaque fois surgit une apparition : d'abord une figure maternelle, qui lui apporte du réconfort ; puis une figure paternelle, qui lui donne de la force ; enfin une figure enfantine, qui lui ressemble et qu'il console.

Les images soulignent le contraste entre le monde réel aux couleurs ternes – terrain vague, habitants courroucés – et la forêt des contes, aux motifs végétaux exubérants et vivement colorés sur fond noir. L'ogre est représenté sous les traits d'un enfant, un gros bébé en colère, nu avec des bottes rouges, la bouche barbouillée de rouge. Il disparaît de l'image dès que Poucet se débarrasse de ses cailloux, comme si les pulsions mauvaises s'effaçaient devant les valeurs positives : la douceur du foyer représenté par la mère qui donne un baiser et une part de gâteau, le soutien apporté par le père qui tend une lanterne pour éclairer le chemin, le réconfort à apporter à l'enfant en pleurs.

Le décrochage final qui montre Poucet adulte, marié et père de famille, traduit la capacité de résilience inscrite dans le destin des personnages de contes. D'ailleurs l'album se

termine sur une mise en abyme car Poucet devenu père lit à son enfant un livre sur la page duquel figure le même ogre que celui qui le poursuivait autrefois ; le texte s'achève sur une pirouette :

> Et l'Ogre ?
> L'Ogre qui poursuivait Ti Poucet ?
>
> Tout le monde vous le dira :
> Les ogres, ça n'existe que dans les contes.
>
> Alors quand vous ouvrez un livre,
> pensez à bien le refermer !

Deux mots en guise de conclusion

En réécrivant « Le Petit Poucet », les auteurs se penchent sur l'enfance en souffrance pour à la fois dire cette souffrance et la conjurer. « C'est chouette l'amour » écrit Poucet à la dernière ligne de son *Journal secret* quand il retrouve Maricrotte Marigoult, sa voisine de table à l'école, dont le souvenir l'a soutenu tout au long de ses aventures. En effet, les trois albums que nous venons de parcourir très, trop, rapidement ont un dénominateur commun : ils montrent que la malveillance/maltraitance qui accable l'enfance n'est pas une fatalité, qu'on peut en guérir et grandir si on rencontre l'amour[27], l'amour des parents dans une famille recomposée ou l'amour tout court, qui donne sens à la vie. Par l'alchimie du texte et des images, en mariant l'humour et la merveille, auteurs et illustrateurs parviennent à opérer un renversement axiologique en décrivant la trajectoire de résilience qui conduit du malheur extrême au bonheur raisonnable de ceux qui ont réussi, comme l'écrit Jean Perrot à propos du *Journal secret du Petit Poucet*, à « grandir moralement »[28].

BIBLIOGRAPHIE

BECCHI Eccle et JULIA Dominique (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident, 2. Du XVIIIe siècle à nos jours,* Paris, Éditions du Seuil, « Histoire », 1998.

[27] Voir l'analyse de l'album de Philippe Lechermeier et Rebecca Dautremer dans Jean Perrot, 2011, 258-261.
[28] Jean PERROT, *Du jeu, des enfants et des livres à l'heure de la mondialisation*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 2011, p. 258.

CONNAN-PINTADO Christiane, « L'écheveau des réécritures Quel(s) conte(s) source(s) : Perrault et/ou les Grimm ? », dans Christiane Connan-Pintado et Catherine Tauveron, *Fortune des Contes des Grimm en France. Rééditions, reformulations et réécritures dans la littérature de jeunesse*, Clermont-Ferrand / Presses universitaires Blaise Pascal, « Mythographies et sociétés », 2013, p. 358-360.

DEFOURNY Michel, « Histoire de formats : du rectangle au carré », dans *L'enfance à travers le patrimoine écrit*, Annecy, co-éd. ARALD, FFCB, Bibliothèque d'Annecy, 2001, p. 71-86.

HETIER Renaud, « Père, mère, marâtre de la tradition, mère, père et beau-père de la modernité », dans Catherine D'Humières (dir.), *D'un conte à l'autre, d'une génération à l'autre*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, coll. « Littératures », 2008, p. 13-24.

LAFFORGUE Pierre, *Petit Poucet deviendra grand. Soigner avec le conte*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2002 [Mollat, Bordeaux, 1995].

MARIN Louis, *Parole mangée et autres essais théologico-politiques*, Paris, Klincksieck, « Méridiens », 1986.

NIERES-CHEVREL Isabelle, « L'album, le mot, la chose », *dans L'album, le parti pris des images*, Viviane Alary et Nelly Chabrol-Gagne (dir.), Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2012.

PERRAULT Charles, *Contes,* Introduction et notes par Catherine Magnien, Paris, Le Livre de poche classique, 1990.

PERROT Jean, *Du jeu, des enfants et des livres à l'heure de la mondialisation*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 2011.

————, *Carnets d'illustrateurs*, Paris, Éditions du Cercle de la Librairie, 2000.

RENONCIAT Annie, « Petit Poucet dans la jonchée des feuilles, destins d'un conte dans l'imagerie populaire », *Bulletin de la Société Archéologique, Historique et Artistique* Le Vieux Papier, avril et juillet 1990.

ROUSSEAU Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, Paris, Éditions Garnier, 1964.

SORIANO Marc, *Les Contes de Perrault. Culture savante et traditions populaires*, Paris, Gallimard, 1968.

TAUVERON Catherine, « L'habitabilité des contes des Grimm en question », dans *Les Patrimoines littéraires à l'école. Tensions et débats actuels,* Marie-France Bishop et Anissa Belhadjin (dir.), Paris, Honoré Champion, 2015, p. 227-242.

THIRARD Marie-Agnès, « Du Petit Poucet à L'Enfant Océan », dans *D'un conte à l'autre, d'une génération à l'autre*, Catherine D'Humières (sous la dir. de), Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, « Littératures », p.73-87.

TOURNIER Michel, « La Fugue du Petit Poucet », dans *Le coq de bruyère. Contes et récits*, Paris, Gallimard, 1978, p. 45-61.

ZIPES Jack, *Les contes de fées et l'art de la subversion*, trad. François Ruy-Vidal [Londres, 1983, Fairy Tales and the Art of Subversion], Paris, Payot, 1986.